

Chroniques de poètes

Patrice Desbiens, *Hennissements*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 104 p., 13 \$.

Gérald Leblanc, *Le plus clair du temps*, Moncton, Perce-Neige, 2001, 86 p., 14,95 \$.

Donald Alarie, *Cinéma urbain*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 76 p., 10 \$.

Jacques Paquin

Numéro 111, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2003). Compte rendu de [Chroniques de poètes / Patrice Desbiens, *Hennissements*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 104 p., 13 \$. / Gérald Leblanc, *Le plus clair du temps*, Moncton, Perce-Neige, 2001, 86 p., 14,95 \$. / Donald Alarie, *Cinéma urbain*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 76 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (111), 39–40.

Chroniques de poètes

Entre les images fictives et les fragments de vie, le poète compose des recueils où le lyrisme et le biographique se nourrissent mutuellement.

POÉSIE | JACQUES PAQUIN

CHRONIQUE : SUITE, RECUEIL DE FAITS CONSIGNÉS dans l'ordre de leur déroulement. Trois poètes venus de trois espaces différents (l'Ontario, l'Acadie et le Québec) mais qui appartiennent pratiquement à la même génération. Tous trois accordent une grande importance à leur présence au sein du quotidien. Ce qui les amène à signer des chroniques qui affichent leur singularité.

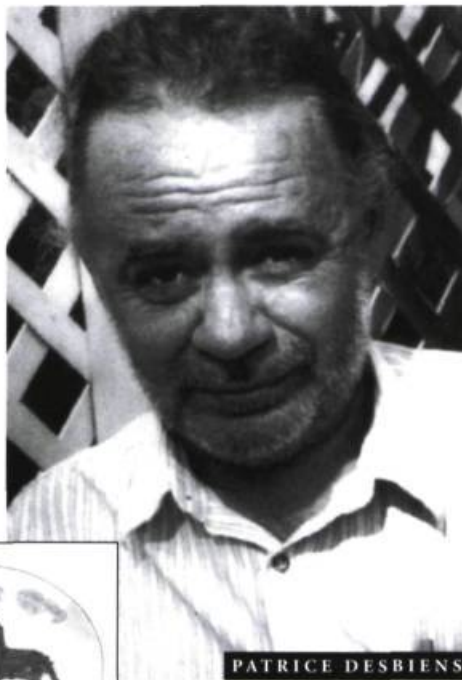
CHRONIQUES D'UN ROMANICHEL

Patrice Desbiens est un enfant de la vague contre-culturelle qui a déferlé sur l'Amérique au cours des années soixante et soixante-dix. L'esthétisme, le vers bien léché, la métaphore transcendante, ce n'est pas pour lui. Depuis plus de vingt ans, le poète d'origine franco-ontarienne nous a habitués à une poésie qui trouve volontiers sa pitance dans l'eschatologique, le *trash*, pour utiliser un autre vocabulaire. Et qui fait de la poésie comme d'autres ont fait du roman noir. Le poète se donne comme un perdant de l'existence qui assume les ratés de son écriture :

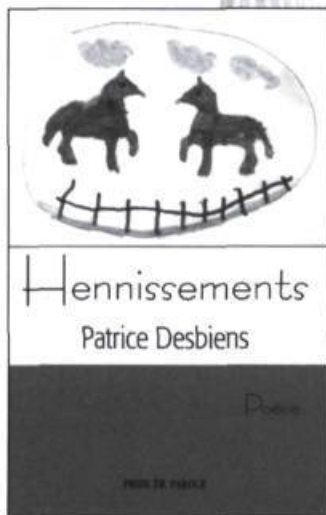
*Je dors
debout
accoté
dans un coin
comme un
wounded wooden
indian.* (p. 92)

Si Desbiens lit du « René Char, c'est en écoutant ZZ Top », a-t-il écrit dans *Rouleaux de printemps* (1999). Voilà un poète qui se soucie peu de la bienséance littéraire. Mais le parti pris de la naïveté préserve la poésie de Desbiens de l'abandon complet à la déchéance. La très belle page couverture de son dernier recueil représente un dessin d'enfant où deux chevaux se croisent sous de petits nuages bleus et un soleil jaune. C'est cette fraîcheur, une pureté presque, que recherche en vain le poète, l'atteignant à peine dans les derniers vers du recueil : « juste une montagne / respirant la beauté blême / du ciel » (p. 100).

La banalité, les nombreuses facilités, les jeux de mots pas toujours subtils et même les énormités — « je demande à Eric Clapton / où il a trouvé son son » (p. 78) — parsèment les recueils du Franco-Ontarien. Peu importe que ce soit beau ou intelligent (« Les ventricules du cœur / *swingent* / avec un bruit de / portes de saloon » p. 54), le poète mise sur l'authenticité. Et pour



PATRICE DESBIENS



lui, elle se mesure à la distance qu'il prend avec la littérature, avec tout le paradoxe que cela suppose. Il y a toujours de très mauvais vers et de très mauvais poèmes chez Desbiens :

*La waitress de la poésie
nous sert un hot chicken
froid, pas de
petits pois verts.* (p. 7)

Mais Desbiens n'est pas aussi naïf que sa poésie veut le laisser croire. Il a prévu le coup. Il cite en épigraphe un poète (et vagabond) chinois, Hanshan : « Les sages qui lisent mes poèmes / Éclatent de rire, simplement... » Mais à travers les débris de cette poésie, une voix cherche à agripper une parcelle de lumière. La quête, plus que les résultats, demeure singulière et fascine à tout coup. L'éditeur a l'amabilité de nous indiquer la quarantaine de poèmes repris du recueil *Les conséquences de la vie* (1977).

CHRONIQUES DU PASSEUR

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai devant moi *Je n'en connais pas la fin* du poète acadien Gérald Leblanc, publié en 1991. L'un des derniers poèmes s'intitule « la vibration de la ville en ce moment de pleine lune ». Eh bien, avec *Le plus clair du temps*, j'ai l'impression de poursuivre la lecture du même recueil. On y lit aussi la lune, qui exerce une indéniable fascination, de même que les villes que le poète traverse en captant au passage le détail de ses propres sensations :



GERALD LEBLANC



*c'est l'été tropical
maintenant
à la terrasse du coin
où nous avons fait de la magie
dans l'immense virtualité du
langage
toi pi moi pi z-eux pi you and
me partout
comme du lipstick sur un nuage
le temps passe comme un ange
l'immédiat se propage sur les
parties du corps
la ville a ton visage et ton accent*
(p. 81)

Dans un phrasé très prosaïque,
qui rappelle les poètes de la
beat generation, pour lesquels
il ne cache pas son admiration

dans ses « élégies américaines », Gérald Leblanc décline une chronique du mouvement : vibrations, trances tranquilles, mandalas et mantras, promenades urbaines. Mais surtout une chronique du temps qui passe, avec entre autres une section consacrée à la cinquantaine :

*un matin
j'ai eu cinquante ans
sans m'en apercevoir
dans le miroir
now becoming then* (p. 28)

La poésie que pratique Leblanc est toujours à ras de terre, peu soucieuse de tensions ou de sens seconds. Les choses sont nommées telles quelles dans leur simplicité et l'on y chercherait en vain de la « profondeur ». Il semble que le poète laisse le soin au lecteur d'y trouver matière à rêver sans jamais lui indiquer de voie, sans doute, comme il l'écrit lui-même, « parce que je crois à la magie » (p. 47). Le charme n'opère pas toujours, mais cette poésie zen a un petit quelque chose d'apaisant qui tire toujours l'automne du côté de l'été :

*pourquoi bouger
assis à la terrasse
le monde bouge déjà
autour de nous* (p. 49)

Le poète de Moncton a le sourire communicatif.

CHRONIQUES DU BONHEUR (QUI PASSE)

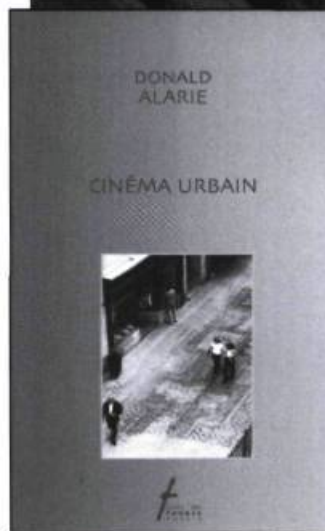
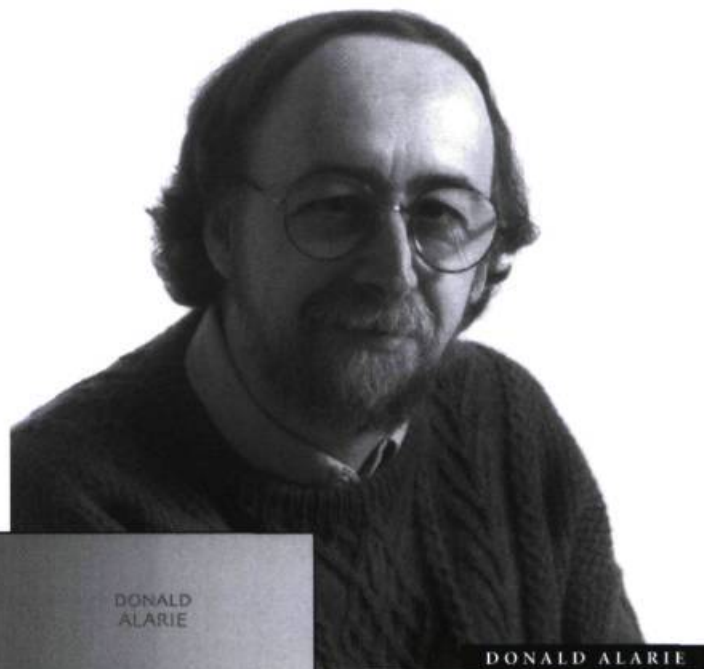
Si je place Donald Alarie à la fin de ma chronique, c'est parce que sa poésie tranche nettement avec celles de Desbiens et de Leblanc. Le premier se demanderait-il : « Que deviendrons-nous / après la disparition de tant de beauté? » (p. 17) Celui qui faisait son entrée aux Écrits des Forges avec ses *Petits formats* (1987) recueillait sa matière au quotidien dans le passage des saisons, d'avril à novembre. *Cinéma urbain*, son septième titre, rappelle à la mémoire un vers de Gatién Lapointe : « Mon âme voyage dans les saisons. » Encore une fois, les saisons, cette fois l'automne et l'hiver, servent de pôles à la médiation du poète. Comme à son habitude, Donald Alarie procède par petites touches, ici quelques séquences de trois ou quatre vers sans plus, que divisent de larges plages de blanc. La parole chez le poète est inséparable des intermittences de silence :

*la fenêtre donnant sur le jardin dit
presque tout
mais pas les dernières odeurs*

*ni les froissements d'ailes
sous la pluie du matin* (p. 30)

La forme concise des vers, le caractère de maxime qu'ils prennent, de même que leur coloration intimiste invitent à reconnaître en Donald Alarie un semblable à Jacques Brault ou à Robert Melançon, la pointe d'auto-ironie en moins peut-être, qui met à mal une propension à la mélancolie. Tout de même, le poète n'est pas pour autant complaisant et, dans la section « Les feuilles froissées » (j'aurais pour ma part éradiqué le déterminant), il souligne à sa manière les fêtes de l'Halloween :

*on frappe à la porte
deux personnages terrifiants
à la voix maquillée
peut-être des voisins immédiats
ils ne me reconnaissent pas
certains jours
je choisis de porter un masque
moi aussi* (p. 25)



La seconde partie du diptyque, « Mes pas semblent connaître le chemin », confronte le poète avec « l'hiver [qui] a aussi / des choses à dire // mais ses phrases se confondent / il hésite » (p. 41). C'est à l'écriture elle-même (la neige appelle forcément la page blanche) que semblent renvoyer la majorité des pages de cette division qui se boucle sur l'automne avec la rentrée des classes. Mais l'impossibilité de dire, pour le poète, alimente d'autant plus le désir d'écrire et lui dicte de beaux aphorismes : « les formes pures échappent à la possession » (p. 42). Ce beau recueil semble en quelque sorte contredire l'un des sens possibles de son intitulé (« cinéma urbain ») en invitant à « redonner vie à la mémoire heureuse » (p. 50).

Bon cinéma !